

## Introduction

Si, au démarrage de ce travail, il y a maintenant presque dix ans, faire la preuve de l'intérêt et de l'actualité de la visite au regard de la question urbaine était nécessaire, le paysage est maintenant différent. Le développement des visites aura depuis frappé les lecteurs. Du côté des acteurs attendus, tels ceux touristiques, les propositions de visites se multiplient et se diversifient, mais c'est surtout la multiplication des acteurs usant de cette formule de la visite qui impressionne, notamment dans les mondes de l'architecture et de l'urbanisme. Associations de promotion et diffusion de l'architecture, agences de marketing ou de communication, agences d'urbanisme, services des collectivités territoriales, chargés de mission des sociétés d'aménagement ou encore acteurs de théâtre, tous peuvent se trouver, dans des registres divers, à faire visiter (et visiter eux-mêmes) des projets urbains en cours, des bâtiments en chantier, des écoquartiers emblématiques, des bâtiments historiques remarquables, des ZAC innovantes, des périphéries ou territoires oubliés soumis à de prochaines évolutions...

La fabrique d'une ville exemplaire et de ses espaces témoins<sup>1</sup> occasionne des visites pour les élus, les architectes, les urbanistes. Misant sur l'idéologie du « voir ensemble » sur place, la visite est valorisée dans la mise en lien des acteurs professionnels et institutionnels : partages d'expériences des agences d'urbanisme ou des sociétés d'aménagement, constitution de cultures partagées de services métropolitains sont autant de raisons d'aller visiter des projets. De même, la mise en récit de la ville en active également la mise en visite, prise entre un enjeu touristique et de construction d'une identité de territoire. Favoriser la découverte d'un territoire métropolitain élargi (Paris et l'Île de France, de Nantes à Saint-Nazaire...), en construire l'imaginaire, devient ainsi un outil réel d'aménagement de lieux visitables. Les conditions mêmes de l'exercice professionnel des urbanistes sous la pression d'une ville à narrer changent<sup>2</sup>, ces derniers étant de plus en plus amenés dans leurs pratiques à faire visiter des quartiers à venir.

Sur un versant davantage destiné aux habitants, la visite s'impose comme une autre manière de communiquer les projets institutionnels et d'informer sur les

1. Bossé, Roy (dir.), 2010. Avec la notion d'espaces témoins, nous développons dans ce numéro de *Lieux communs* une interrogation sur les enjeux traversant ces morceaux de ville conçus avant tout pour faire preuve et posant des questions au regard de leur habitabilité par exemple.
2. Question posée par exemple lors du colloque « Faire des histoires? L'urbanisme à l'heure de la société du spectacle », à l'initiative de la fondation Braillard en septembre 2013.

choix et les décisions municipales<sup>3</sup>. Dans le lien aux habitants, la visite se perçoit aussi comme le moyen de profiter d'une maîtrise d'usages et d'activer la participation : diagnostics partagés dans des opérations de renouvellement urbain ou « diagnostic en marchant », pilier méthodologique de la gestion urbaine de proximité visant la prise en compte du cadre de vie quotidien des usagers des quartiers prioritaires de la Politique de la ville. Ce goût pour l'appréhension *in situ*, retour de la valorisation du terrain et de l'immersion, active des dé/marches au croisement de l'art, de l'architecture et du déambulatoire : engagement corporel, pratiques de partage, la visite et ses matériaux fondent des pratiques professionnelles d'artistes marcheurs comme de bureaux d'études pluridisciplinaires, en quête de méthodes nouvelles pour conduire des diagnostics plus épais, ou de collectifs d'architectes se faisant spécialistes d'installations éphémères et participatives. Des pratiques hybrides entre arts de la rue, urbanisme et sciences sociales, dont le recours au parcours et à l'expérience de l'espace urbain confère parfois au méthodologisme et questionne cette montée en puissance de l'expertise du parcours et des visites.

### Visite et transformations des espaces urbains

Jusque-là cantonnée ou associée à la visite de musée ou de château, la visite s'en est donc allée bien au-delà de ces seuls lieux « à visiter », laissant parfois penser que tout est désormais visitable. L'urbain est ainsi sillonné de visiteurs, qui s'imposent et imposent la visite dans le paysage. Indéniablement, les espaces urbains se transforment, évoluent, se discutent, se négocient, s'aménagent pour la visite et le visiteur : ils sont « apprêtés » (Trom, 2002), dans le but de faire découvrir un lieu original, d'espérer faire reconnaître les spécificités d'un bâtiment, de convaincre de l'attachement d'une population à un espace, de faire comprendre la faune et la flore d'un milieu particulier ou encore pour faire évoluer le regard porté sur des réalités construites, notamment du patrimoine en devenir (par exemple les terrils). Fléchage au sol (lignes ou cercles émaillés), signalétique particulière pour les accès et les lieux de rendez-vous, panneaux d'interprétation du patrimoine, longues-vues, tables d'orientation... De nombreux objets sont à poste dans l'espace public pour permettre aux visiteurs un accès à la fois pratique mais aussi cognitif à ces lieux qu'ils découvrent.

Ces exemples concrets relevant pour partie de la patrimonialisation et du tourisme urbain illustrent la présence de plus en plus importante des visiteurs dans les espaces urbains. Un « ordre du visitable » s'impose (Joseph, 1998a) : des lieux apprêtés, où quelques panneaux de signalisation, travaux de remise aux normes handicapés et actes d'entretien permettront d'ouvrir d'anciennes berges ou une zone naturelle protégée à la visite, aux parcs ou attractions urbaines, lieux construits et aménagés où le public est composé majoritairement de visiteurs.

3. À Nantes, le développement de l'activité d'organisatrice de visites d'une association de diffusion de l'architecture que nous allons retrouver, l'Ardépa, date d'une exposition, *Nantes demain*, fondatrice de la visibilité et mise en route du projet de l'île de Nantes : elle met en place des visites à cette occasion.

Ainsi, de plus en plus de points de vue hauts, de bords d'eau, de parcs et de panoramas sur la ville sont régis par l'activité de la visite. Citons le cas du site des chantiers de l'île de Nantes, partie aval de l'île, où se trouvaient les anciens chantiers navals et dont le réaménagement s'est opéré sous l'angle de la fonction des loisirs et du divertissement, avec une attraction majeure, un éléphant-machine<sup>4</sup>, au sein de laquelle on peut monter et faire un tour. L'observation des usages et des publics sur le site, les conflits occasionnés avec les riverains au début de son ouverture, ou encore les contrats de travail des employés qui sont ceux des parcs d'attraction, montrent la particularité de ce lieu dans la ville et autorisent pleinement à le considérer comme un espace avant tout à visiter. Ses transformations sont exemplaires, caractérisées par de nouveaux dimensionnements (grandes surfaces libres pour le parking des cars, le pique-nique des groupes...), par une qualité avant tout du parcours, au sens où l'aménagement se réfléchit sur le mode du cheminement, séquencé, scandé en différentes ambiances et rapports à la Loire et aux éléments patrimoniaux. Ces espaces apprêtés sont aussi marqués par « l'esprit panoramique » (Bossé, 2008) qui participe à redistribuer les places et les lieux visités de la ville selon la valeur de la vue : le bout de l'île comme départ vers l'océan, le balcon sur la ville qu'est l'éléphant ou encore la terrasse de l'école d'architecture située non loin, participent, sur le registre discursif et expérientiel, à l'attractivité du lieu.

Ces évolutions des espaces publics urbains, tant en termes d'accessibilité, de publics, que d'activités ou d'aménagements, sont auscultés par plusieurs hypothèses, dont celle que l'on pourrait résumer par le terme de disneylandisation : ces évolutions seraient le fruit d'une culture consumériste et ludique hégémonique transformant massivement le rapport à la ville. Le fonctionnement urbanistique de Disneyland selon un modèle insulaire (Didier, 2002) est transposé aux espaces urbains pour nourrir entre autres les critiques d'un urbain généralisé qui tendrait à prendre la forme d'autant d'enclaves successives, proposant des univers pacifiés et un environnement *indoor* contrôlé<sup>5</sup>. Ces hypothèses d'une ville d'espaces insulaires, d'une ville archipel dépassent la seule question de la ville parc à thèmes et de l'expérience ludique.

L'expérience urbaine plus globalement apparaît difficile à qualifier car maintenant dissociée entre forme urbaine et forme d'urbanité (Mongin, 2005), définitivement loin du modèle idéal-typique que constitue la métropole du XIX<sup>e</sup> siècle. La dynamique ségrégative et d'entre-soi semble avant tout caractériser l'habitation urbaine, produisant de nouvelles limites et frontières (Lussault, 2007a) et amenant à postuler une étanchéité en hausse des territoires. Paul Landauer, qui s'intéresse à la sécurisation croissante des espaces urbains, montre que les dispositifs de contrôle évoluent, le basique poste de contrôle du droit d'accès se complète par la répartition en amont des flux (du stade, de la place publique) afin d'assurer l'homogénéité d'intentions et de caractéristiques des usagers.

4. Rejoint maintenant sur le site par un manège, le « carrousel » à la thématique des mondes marins.

5. Pour cette hypothèse d'un futur horizon urbain comme une généralisation du parc d'attractions on pense à Bruce Bégout et ses travaux sur Las Vegas (BÉGOUT, 2002).

Ce mode principal de sécurisation actuel passe par la création de zones réservées. S'appuyant sur Disney Village comme espace d'expérimentation des nouvelles conceptions de l'aménagement urbain et de l'architecture, il démontre que c'est notamment par l'utilisation du décor, d'un « paysage provisoire » (Landauer, 2008, p. 75), que l'appropriation des lieux est limitée, car la vertu de ces dispositifs est d'empêcher les détournements d'usages des *visiteurs*, toujours plus ou moins dans un rapport de découverte aux lieux. On souligne, car il est intéressant que l'auteur choisisse d'employer, pour évoquer ces espaces urbains sécurisés, un type de fréquentation, un rapport spécifique d'un public – celui des visiteurs – à l'espace pratiqué. Au travers du parc d'attractions, on voit comment l'évolution des espaces urbains et le public des visiteurs se trouvent reliés.

Le parc comme lieu à visiter apparaît transposable. Ses logiques et ses effets participent à nourrir cet ensemble de critiques qui s'inquiète d'une diminution de la pluralité des rapports d'engagement à l'espace urbain. Ce dernier est plus contrôlé, plus *designé*, et l'évolution des « gestes ambiants » (Thibaud, 2007) est révélatrice de la volonté de réduire « la part d'indétermination inhérente aux activités ordinaires des passants » (*ibid.*, p. 13). Les analyses du comportement du visiteur à Disneyland abondent en effet dans le sens de son contrôle total. À l'intérieur, la gestion des flux, le rôle de l'espace et du décor dans la circulation des visiteurs, qui sont guidés par des attracteurs visuels et des effets perspectifs, prouvent l'enfermement. Le visiteur est manipulé, « ni vraiment voyant ni vraiment aveugle », il est « nié dans sa spatialité propre » (Ratouis, 1993, p. 77). Devenu simple mécanique, tout travail de réflexion étant annihilé, il est conduit à des émotions programmées. La dénonciation du parc passe par celle du visiteur réduit à un consommateur : « Le corps enchâssé dans le creuset des rues se laisse prendre à ce leurre, le désir se laisse canaliser et se convertit en appétit de consommation » (*ibid.*, p. 76).

Le visiteur semble ainsi porter en lui le modèle d'une expérience urbaine factice, car même une fois hors du parc, où il se confronte à des espaces nécessairement plus divers et plus ouverts, l'adéquation supposée (car on ne sait jamais la manière dont lui-même expliciterait son expérience) entre le dispositif spatial et le sujet n'est pas questionnée. Les ressorts de son expérience viennent alors démontrer les travers des mutations urbaines : des centres historiques aseptisés tendant vers le musée, avec des espaces publics pensés pour la déambulation tranquille et supports d'animations privées ; des zones réservées toujours plus nombreuses aux accès conditionnés (galeries commerciales, équipements sportifs, *gated communities*...). Comme s'il y avait trois espaces modèles : le quartier de l'habiter, l'espace public du circuler et le parc d'attraction du visiter, qui ne se distribuent plus comme ils devraient. Le visiteur révélant soit que le quartier s'agrandit aux dépens de l'espace public, soit que le parc d'attractions gagne la ville avec pour horizon les *visitor-cities*<sup>6</sup>.

6. « La ville des visiteurs n'est pas la ville réelle, la ville des résidents avec des espaces publics partagés et pratiqués au quotidien, mais une ville construite pour le tourisme par les municipalités, à la manière de

Expérience urbaine et expérience du visiteur sont bien ainsi reliées, mais celle du visiteur est surtout pensée à l'aune du parc et de l'expérience touristique. Il existe par exemple toute une connaissance par l'ingénierie touristique du visiteur, où ce dernier est un indicateur statistique<sup>7</sup> : on renseigne son âge, son sexe, sa profession pour obtenir des types de public-visiteur et améliorer l'offre et la gestion (protection) des sites touristiques. Ou bien le visiteur est-il pensé selon le mode de la mobilité touristique, telle qu'elle est travaillée par un courant de la géographie qui définit le touriste comme « une personne se déplaçant temporairement vers des lieux situés dans l'espace-temps du hors quotidien afin d'y développer des pratiques récréatives » (MIT, 2002, p. 301). La visite est alors souvent « visite de » : du musée, du village, du monument, d'un site... Ainsi, on croit connaître le visiteur parce qu'on se dit que c'est un touriste, mais un habitant peut bien être visiteur de sa propre ville. Les ruptures trop marquées comme quotidien/hors quotidien, ordinaire/extraordinaire laissent de côté les imbrications temporelles contemporaines, car la visite peut être un espace-temps spécifique au sein d'un séjour touristique, comme un espace-temps de loisir dans une journée de travail ou un moment de travail-loisir dans un week-end... Envisagée sous le seul angle de ces liens au tourisme, la visite n'est pas analysée comme une activité en soi, en propre, c'est-à-dire une expérience pour partie indépendante d'une catégorie ou d'un statut<sup>8</sup>. Par ailleurs, alors même que tout ce qu'on évoque jusque-là montre l'importance du visiteur pour la compréhension des transformations urbaines, on est surpris de sa relative absence dans la sociologie urbaine, pourtant attentive à l'expérience urbaine (on ne trouve pas de textes pleinement ou exclusivement sur le visiteur). Si cette affiliation de la visite au tourisme peut-être l'explique, cette situation intrigante oblige à pousser le questionnement.

### Le visiteur, au droit du passant et de l'habitant

Cherchant à investir et questionner le visiteur en lien avec l'expérience urbaine et les évolutions des espaces publics, on s'est aperçu que le visiteur est un personnage pensé en creux dans la sociologie urbaine, il n'est ni le passant, ni l'habitant. Ces deux figures sont en effet majeures pour fonder et aujourd'hui distinguer deux approches sociologiques. L'une, dont Isaac Joseph était l'un des représentants, a conceptualisé l'expérience urbaine depuis l'espace public, à partir de la découverte des travaux de l'École de Chicago, de Erving Goffman et en mobilisant l'héritage philosophique de Emmanuel Kant<sup>9</sup>. L'idéal de l'accessibilité universelle, le « droit de visite » comme hospitalité participent à façonner la figure

Disney World. » Manuel Castells évoque la région métropolitaine de la Catalogne et les espaces centraux de Barcelone (CASTELLS, 2009).

7. La réussite d'une saison touristique s'évaluant au nombre de visiteurs.

8. Il ne s'agit donc pas ici de chercher sur les différences de visites entre des « publics » différents, les visiteurs d'affaires, les excursionnistes, les professionnels, les étudiants... Tous sont convoqués.

9. JOSEPH, 2003, et introduction de Daniel Cefaï in JOSEPH, 2007.

du « passant » comme figure à la fois pratique et éthique de l'espace public. Cette approche se construisant autour de l'étranger et de la grande ville, de l'expérience des liens faibles et de la superficialité des échanges (Joseph, 2007, p. 220), revendique sa démarcation d'une sociologie de l'appartenance, qui valorise elle l'ancrage dans le territoire de l'habitant<sup>10</sup>. À l'inverse, pour cette dernière, la reconnaissance d'une pluralité de régimes d'engagements constitutifs du quotidien des citoyens fonde une critique sur les aveuglements de cette tradition sociologique trop centrée sur les espaces publics et le seul personnage conceptuel du passant, manquant ainsi « l'épaisseur de l'expérience urbaine » (Pattaroni, 2007).

Joan Stavo-Debauge s'attache particulièrement à révéler les possibles impasses de cette sociologie et de sa hantise du devenir communautaire, auquel elle associe trop vite l'habitant<sup>11</sup>. À partir d'une enquête sur la patrimonialisation du Vieux Lyon<sup>12</sup>, il a en effet montré que la prise en compte de la figure du résident, bénéficiant d'un ancrage temporel dans le quartier, permet de comprendre les plaintes qu'il formule à l'égard de la présence de marginaux, qui ne relèvent pas de la critique à l'encontre d'étrangers, mais du fait que la mise en valeur patrimoniale construit une perception nouvelle du quartier, se devant avant tout « d'honorer les attentes du visiteur » (Stavo-Debauge, 2003, p. 363). Alors même que le quartier étudié pourrait être considéré comme exemplaire « puisqu'il porte à son comble "droit de regard" et "droit de visite" » (*ibid.*, p. 371), la hausse de son accessibilité conduit à une forme d'inhospitalité : « Lire la ville depuis le seul prisme du passant et la considérer sous les traits exclusifs d'un espace visitable, c'est s'exposer au risque de la rendre, littéralement, inhabitable » (*ibid.*, p. 371).

Ces deux approches participent mutuellement à faire du visiteur un personnage abstrait. Pour la sociologie de l'espace public, le visiteur renvoie à une diminution de la qualité d'accessibilité de l'espace public, soumis à des frais rituels d'admissibilité pour Samuel Bordreuil<sup>13</sup> : il est celui qui a dû faire la preuve de son droit à être là, à circuler. En miroir, Joan Stavo-Debauge fait surgir le visiteur pour dénoncer la manière dont il devient tyrannique, en capacité d'imposer sa façon d'être en ville, un régime d'engagement avant tout de contemplation esthétique. Intéressé d'emblée par les tensions entre la ville habitée et la ville visitée, l'auteur se saisit d'une situation de sur-visite, à même de révéler cette dimension produite de l'inhabitable. Ainsi le visiteur vient-il tour à tour figurer une prédominance habitante sur la qualité passante d'un espace ou figurer la prédominance passante sur la qualité habitable. Il reste un personnage mobilisé pour penser des

10. Samuel Bordreuil synthétise efficacement ces deux « prismes » sociologiques dans le texte *La ville desserrée* par le prisme du territoire et celui prisme des côtoiements (BORDREUIL, 2000).

11. La thèse de Joan Stavo-Debauge vise à penser ensemble sociologie de l'hospitalité et sociologie de l'appartenance, à explorer la dynamique de l'étranger ou du nouveau venu « qui vient à la communauté » en traversant les échelles (la maison, la ville, les communautés politiques). Il y questionne alors de manière approfondie les limites du modèle de l'hospitalité que construit la sociologie de Isaac Joseph (STAVO-DEBAUGE, 2009).

12. On se réfère à deux textes, STAVO-DEBAUGE, 2003, et STAVO-DEBAUGE, TROM, 2004.

13. On se saisit un peu facilement, on le reconnaît tout à fait, du texte de Jean Samuel Bordreuil qui évoque de manière très intéressante les effets sociaux de la ville archipel par une redistribution de figures faisant « surgir » le visiteur (BORDREUIL, 2000).

formes de risques urbains, servant avant tout de repoussoir, et il ne saurait se donner à l'investigation plus approfondie de ces deux approches. Joan Stavo-Debauge d'ailleurs, dans sa volonté de penser un modèle de l'accueil du nouveau venu qui se destine à l'appartenance, met de côté le visiteur qui justement ne se destine pas à rester. Il regrette la valorisation de Joseph et de Derrida de la « visite » car c'est une temporalité courte, bornée et limitée<sup>14</sup>. L'enjeu n'est pas d'adopter un courant, d'autant que ces sociologies partagent finalement des fondements essentiels, mais de retenir cette nécessité de travailler sur des modalités plus fines des façons d'être en ville, de révéler les nuances et l'éventail des situations et des engagements constituant l'environnement urbain. Notre travail ne s'attache pas au visiteur par ce prisme de l'accueil et de l'appartenance – on rejoindrait Stavo-Debauge dans le sens où « le “mouvement fondamental de l'hospitalité” excède la visite de l'étranger » – mais il inverse plutôt la focale et cherche avant tout à s'intéresser au personnage en lui-même (et non seulement pour ces potentialités dialectiques ou épistémologiques).

On veut engager une investigation empirique du visiteur, lui accorder plus de poids, lui donner de l'épaisseur. L'hypothèse centrale qui est ici la source et le fil de l'interrogation est que visiter devient un registre de plus en plus courant de la spatialité (ensemble des actions spatiales) des individus et qu'être en visite pèse dans le rapport des individus entre eux et dans leur rapport à l'espace. On veut saisir cette absence de questionnement global pour construire une approche théorique spécifique de la visite et du visiteur. La visite est une expérience spatiale particulière : est visiteur celui qui *agit* en visiteur. Le visiteur circule indifféremment entre espace privé et espace public, dans un territoire sans en être habitant, dans l'espace public sans y être seulement passant. Il semble être entre l'ouverture et l'ancrage, il invite à ne pas opposer les points de vue de la mobilité et de la sédentarité mais à réfléchir en termes de spectres et de degrés. C'est une figure avant tout des interfaces, des seuils. Le mot visite suffirait ainsi à nommer un mode d'engagement spécifique avec l'espace, et non seulement dans un rapport de mise en valeur touristique révélant des tensions liées à la compétition pour l'espace (Joseph, 2003). Le visiteur doit aussi être observé, suivi, renseigné dans sa dimension ordinaire, qui ne soulève pas de conflits ou de plaintes. Il invite à articuler les deux approches sociologiques mentionnées précédemment, à faire avec la « moindre appartenance » et le « passant gênant ». On veut penser avec Isaac Joseph que « la ville accessible a ceci de “citoyen” qu'elle se veut à la fois habitable et visitable » (Joseph, 2007, p. 284, l'auteur souligne).

## La visite et les visiteurs, enjeux de méthodes

Épaissir ce visiteur et son expérience spatiale afin de prendre au mot cette exploration d'une ville citoyenne qui doit être à la fois habitable et visitable, en

14. L'accès à la sortie sans laisser de traces est notamment la principale limite du modèle de l'hospitalité des espaces publics, car s'y dessine une étrangeté trop inconsistante. Il est facile alors « de faire montre d'hospitalité à l'égard de l'étranger » (STAVO-DEBAUGE, 2009, p. 410-412).

même temps qu'aller voir si autour du visiteur et dans son sillage se révèle une fabrique civique ordinaire sont les objectifs que se fixe ce travail. Centrée prioritairement sur l'expérience concrète des visiteurs, cette recherche participe d'une attention à l'ordinaire des pratiques urbaines, sillon vivifié par les différentes filiations des approches pragmatistes, entre écologie de l'action et ethnométhodologie relatives aux espaces urbains, et par le tournant sensible d'une recherche de plus en plus attentive aux environnements construits et à leurs perceptions (Thibaud, 2010a). La reprise d'un travail de description de l'expérience urbaine contemporaine semble s'imposer pour comprendre les effets de la mondialisation<sup>15</sup>. Cette exigence d'être au plus près de la matière sensible de l'expérience, de « coller aux basques » du visiteur, dans ses engagements et désengagements, s'explique aussi dans la conviction que les mutations urbaines s'incarnent dans les pratiques ordinaires d'un visiteur avant tout citoyen.

Ce travail repose ainsi sur la méthode ethnographique, et se centre sur l'observation dite naturelle *in situ* de situations de visite et des actions des visiteurs. Pourtant, la particularité de l'objet visite fait que l'observation est toujours aussi participante, au sens où l'enquêteur est également visiteur, il marche avec les autres, au sein du groupe, et son propre corps doit être considéré comme une source essentielle de savoir sur l'expérience<sup>16</sup>. La marche n'est pas posée d'emblée comme une méthode nécessaire ou revendiquée d'analyse de l'expérience ordinaire. Elle s'impose pour visiter. Si ce travail côtoie les différentes méthodes sur l'espace urbain qui se sont appuyées sur le *en marchant*, comme les parcours commentés ou les itinéraires<sup>17</sup>, « accompagner des citoyens au cours d'un cheminement qu'ils décrivent en temps réel » n'est pas ici un parti pris méthodologique (Grosjean, Thibaud (dir.), 2001, p. 8). On cherche dans un premier temps à épuiser la communication non verbale, on s'en tient au caractère public, à l'observabilité des comportements dans l'espace urbain. On se met au rythme des visiteurs afin « de réciter les manières de bouger et façons de déambuler, de capter les composantes rythmiques et dynamiques des corps en mouvement » (Thibaud, 2010b, p. 42).

Ce travail s'attache aussi aux relations en public. À la différence des passants, les visiteurs partagent un cours d'action, en groupe, et les effets de cette dimension collective, tout à la fois posée comme émergente et cadrée par la situation (Goffman, 1991) sont au cœur de cette recherche. Il devient évident, dans un second temps, qu'il faut écouter ces visiteurs qui partagent une situation de réceptivité<sup>18</sup>. Savoir ce qu'ils ont à dire sur les propos des organisateurs est essentiel pour pouvoir discuter des glissements entre informer, communiquer et

15. À l'instar du livre *Le choc des métropoles* où les auteurs s'interrogent sur les suites de la théorie sensitive de la modernité façonnée par les textes de Simmel, Benjamin, Kracauer sur la métropole du XIX<sup>e</sup> siècle (FÜZESSÉRY, SIMAY (dir.), 2008).

16. Sarah Pink met au cœur de l'ethnographie sensorielle le *shared walking* (PINK, 2009).

17. Cf. les textes de Jean-Paul Thibaud et de Jean-Yves Petiteau et Elisabeth Pasquier (GROSJEAN, THIBAUD (dir.), 2001).

18. On s'inscrit pleinement dans les enjeux théoriques posés dans l'ouvrage *Les sens du public* (CEFAÏ, PASQUIER (dir.), 2003).



manipuler. La dimension critique de ce travail vise alors les liens entre individus et fabrique urbaine contemporaine au travers des enjeux concernant la culture commune dont la visite peut être le lieu d'expérience. On verra qu'en proposant *in fine* de passer de l'activité touristique à l'activité politique, la visite gagne en performance et perd en insouciance.

Pour conclure cette introduction, il reste à préciser l'organisation du texte en trois chapitres. Le premier, « Du visiteur fantôme aux réalités multiples de la visite », vise à élargir l'horizon, sortir la visite de quelques préjugés et pré-supposés. Il s'autorise et s'oblige à être comme un grand détour mais accumule des outils pour, au fur et à mesure, faire comprendre l'approche théorique et méthodologique plus précisément déployée. Les deux chapitres suivants reposent sur le travail ethnographique. Ils privilégient le visiteur en action, la visite dans son déroulement, l'activité de transmission du voir la ville en train de se faire. À la croisée d'une sociologie de la perception et d'une géographie de l'action, le deuxième chapitre « Connaître à l'œil nu » s'interroge sur la visite comme moyen de connaissance. Épreuve, engagement visuel et compétences du visiteur sont renseignés et permettent de stabiliser des acquis sur les rapports entre vision et connaissance, sur les conditions de félicité et de réussite de l'expérience. Le dernier chapitre « Éprouver en commun » analyse lui les situations de visites collectives, la structure interactive, les contraintes et ressources de la spatialité de cette activité. Il élargit l'interrogation sur la question du public et de la communauté des visiteurs. Dans ces deux chapitres, les actes d'énoncer et de voir sont ainsi saisis depuis leur contexte de production obligeant à prendre en considération toute l'exigence de la situation, les circonstances, la vulnérabilité. Ils relativisent alors des théorisations fréquentes comme l'association de l'œil et de la surveillance, la logique d'imposition et de domination du visiteur, conduisant à une conceptualisation revue de la réception collective et du public des visiteurs.